Le cas du camp des personnes sans abri des Enfants de Don Quichotte à Marseille : plusieurs niveaux de « cohabitation » pour une multiplicité de rapports sociaux.

L'objet de cette communication est de montrer l'imbrication de différents niveaux et échelles de cohabitation à partir d'un même lieu (le campement des Enfants de Don Quichotte) et d'un même groupe d'individus (les personnes sans abri dudit camp), venant révéler une hétérogénéité de rapports sociaux, fonction d'interactions entre des populations différentes. Nous montrerons comment, au sein d'un même espace urbain, différents acteurs sociaux se partagent et s'approprient l'espace, et selon quelles modalités leurs rapports sociaux sont régis. En effet, grâce à un travail de terrain de sept mois auprès des Enfants de Don Quichotte à Marseille et d'une dizaine d'entretiens qualitatifs, j'ai pu observer plusieurs niveaux de « cohabitation ». Nous entendrons par « cohabitation », le fait que plusieurs populations de niveaux sociaux différents ou similaires vivent à proximité dans l'espace et entretiennent une multiplicité de rapports sociaux dans un espace à échelles multiples (le quartier, le camp et son environnement immédiat : le rond-point de la porte d'Aix, le campement).

Avec pour support les données empiriques, l'intervention a pour objectif de montrer qu'il existe plusieurs niveaux de cohabitation et se structure autour de trois axes relatifs à trois espaces de « cohabitation ».

1. De la co-présence à la « cohabitation » des Enfants de Don Quichotte avec les habitants du quartier de la porte d'Aix : entre formes de solidarités et distanciation.

La transformation du camp en véritable espace habité a permis aux campeurs une nouvelle appropriation des espaces : celle du quartier de la porte d'Aix. « *A vivre dans la rue, on prend possession d'elle, on la fait sienne »*[1].

Situé à la sortie d'autoroute, le rond-point de la porte d'Aix est un lieu de passages. A quelques mètres du quartier Belsunce, quartier populaire de Marseille, peuplé principalement d'une population originaire du Maghreb et d'Afrique noire, et du marché du Soleil (marché informel, où s'y vendent cigarettes de contrebande, vêtements trouvés et objets divers), le camp des Enfants de Don Quichotte a été installé dans un lieu, où la population n'appartient pas à la classe sociale des plus aisées. Donnée importante, car elle induit des normes de comportement de la population par rapport aux personnes sans abri (une plus grande tolérance qu'une population aisée par exemple) et une facilité pour les campeurs à s'adapter au quartier. *« Sous peine de s'y sentir déplacés, ceux qui pénètrent dans un espace doivent remplir les conditions qu'il exige tacitement de ses occupants. Ce peut être la possession d'un certain capital culturel, dont l'absence peut interdire l'appropriation réelle des biens dits publics, ou l'intention même de se les approprier »*[2]. Ce qui rapprochait les campeurs de la population du quartier résidait dans le fait que les deux catégories pouvaient être amenées à partager des normes pratiques similaires, guidées par le sens de l'informel. Ainsi, les campeurs de la porte d'Aix ont dû apprendre à cohabiter avec une population plutôt pauvre, dont finalement ils n'étaient pas si éloignés socialement, même si cela ne signifie pas qu'ils partageaient toujours les normes et valeurs. Socialement proche, ceci a constitué un facteur facilitateur des relations. Par ailleurs, si à Paris, le campement a pu susciter des plaintes du voisinage, cela n'a jamais été le cas du camp de la Porte d'Aix. L'acceptation par la population du quartier s'est manifestée à maintes reprises : il n'était pas rare que des personnes viennent apporter de la nourriture au camp, - de nombreuses familles maghrébines apportant même des couscous - allant jusqu'à nourrir jusqu'à trente personnes. Dans les premiers mois, il ne manquait jamais de nourriture au camp, le voisinage

---

[1] Farge A., Vivre dans la rue à Paris au 18ème siècle, Paris, Folio, 1992, p91

[2] Bourdieu P., *La misère du Monde,* Manchecourt, éditions du seuil, 1998, p260

apportant ce qu'il pensait pouvoir servir aux campeurs, et notamment de nombreux vêtements. Il est intéressant de voir que ceux qui apportaient la nourriture et ceux qui apportaient les vêtements n'appartenaient pas à la même catégorie sociale : si les couscous provenaient essentiellement des familles immigrées, peu dotées économiquement, les vêtements venaient de familles appartenant à la classe moyenne. L'adaptation des campeurs au quartier et à sa population n'a donc pas été difficile. Très vite, les co-habitants se sont acceptés, sans pour autant se fréquenter. L'acceptation rapide des uns par les autres étant le résultat de capital économique et culturel similaire, qui n'exigeait aucunement un effort d'adaptation des uns aux autres. Dans un tel contexte, les campeurs ont utilisé le quartier. Ils ont d'abord utilisé les lieux de restauration des environs : sans toilette pendant la plupart de la durée du camp, ils ont utilisé le Macdonald ou d'autres restaurants pour faire leurs besoins. Là encore, à deux exceptions près, ceci n'a pas fait l'objet de difficultés de la part des restaurateurs. Ces derniers ont également proposé de mettre à leur disposition de l'eau, quand il y avait un problème avec l'arrivée d'eau située sur le rond-point. Ainsi, les personnes du camp venaient solliciter les restaurateurs pour remplir les bidons d'eau, prenant précaution à ne pas solliciter systématiquement le même, afin de pouvoir prolonger le service rendu. Les personnes du quartier ont donc fait preuve de formes de solidarité, solidarités temporaires, puisque l'aide toujours ponctuelle ne suppose jamais d'implication personnelle.

Parmi les lieux du quartier qu'ils fréquentaient régulièrement, le marché du Soleil, où certains allaient effectuer des petits « business », comme vendre les vêtements donnés ou bien acheter leurs cigarettes. A la fin du marché, il n'était pas rare que S. ramène des livres invendus. Tous fréquentaient régulièrement les épiceries pour acheter de l'alcool et ont fini par instaurer des rapports de confiance avec les commerçants, pratiquant par la suite le crédit de manière régulière. D'autres fréquentaient la mosquée. Ils y étaient connus là-bas : M. me raconte une fois que l'Imam, au courant du fait qu'il dormait au camp, l'aurait félicité pour son courage. Enfin, les campeurs pouvaient rendre service à des habitants. Il n'était pas rare que, lorsqu'un habitant avait besoin de se garer sur le rond-point le temps d'une course, un des campeurs prenne une bouteille de gaz du camp, la dispose à proximité de la voiture, et que si un agent de la police venait à arriver, le campeur explique, bouteille de gaz à l'appui, que la personne à qui appartenait la voiture était en train de leur ramener une bouteille de gaz neuve et qu'elle s'apprêtait à partir pour ramener l'ancienne à la consigne. Les campeurs, au-delà de s'être appropriés l'espace de leur campement, se sont aussi appropriés le quartier, y construisant des habitudes de vie et des relations avec la population locale : *« Pour celui qui habite la ville dans des conditions précaires, la rue est à elle seule un refuge. Il l'occupe sans vergogne, tente de lui faire rendre tout ce qu'il en espère. Il attend d'elle des possibilités économiques, mais aussi son compte de plaisirs et de rencontres. Si l'espace est confus, les préoccupations des gens sont précises et leurs activités ne sont désordonnées que pour l'observateur mal informé. En fait, c'est en parcourant la ville que se fait pressante, la quête indispensable d'un semblant de stabilité: on bouge pour obtenir enfin un logement salubre ou un emploi. La recherche en tous sens des moyens de vivre n'apparaît désordonnée qu'à ceux qui ont déjà les moyens d'accumuler et un endroit pour conserver leurs biens »* [3].

2. D'une coprésence de fait à une « cohabitation subie » : effets et conséquences de la co-présence de plusieurs groupes de personnes en situation de forte marginalité : entre solidarités temporaires et conflits

L'appropriation de l'espace du camp et de ses abords directs, sur lequel le camp était situé, n'a pu se faire sans conflit, notamment avec d'autres personnes en situation de forte marginalité[4].

[3] Farge A., *Vivre dans la rue à Paris au 18ème siècle*, Paris, Folio, 1992, p21

[4] Il est impossible de classifier ces personnes, ce que nous pouvons dire c'est que, de manière générale, elles commençaient "leur carrière de sans abri". Plus jeunes, elles n'avaient pas le profil de personne sans abri mais s'apparentaient pour nombre d'entre elle à la catégorie de délinquants en errance.

Souvent sans abri elles-mêmes, ces personnes n'appartenant pas au camp souhaitaient y pénétrer. Le nombre de places étant restreint (une trentaine), tous ne pouvaient bénéficier d'une tente. Par ailleurs, l'acceptation d'un nouvel individu devait être soumise à la décision collective des campeurs, dans un souci de protection des biens et des personnes. Cette décision visait à empêcher toute personne jugée par les autres potentiellement dangereuse ou malintentionnée à ne pas être acceptée. L'expérience de la rue n'est pas sans danger et le camp des sans abri de la porte d'Aix y a été particulièrement exposé. C'est pourquoi les campeurs aspiraient à une certaine tranquillité :

V. *: « Moi, je dis, je comprends pas, on devrait être solidaire et s'occuper de notre camp comme on est. Quand on est seul, on est tranquille, moi tout ce que je demande c'est la tranquillité. Quand il y a que des bagarres, on va rester tranquille pour pas qu'on ait des problèmes avec les flics, pour pas qu'ils viennent tout casser et qu'on se retrouve dans la rue »*

Un des facteurs de tranquillité réside dans le fait de cohabiter de manière calme, de ne pas avoir à côtoyer des personnes agressives. Si les personnes sans abri ne sont pas violentes, ce sont parfois leurs fréquentations qui le sont. Fréquentations qui sont dangereuses un jour et généreuses le lendemain, quand, par exemple, elles ramènent cigarettes ou alcool pour l'ensemble des membres du groupe.

Ainsi, à l'intérieur d'une catégorie homogène de la population (les personnes sans abri du camp et les personnes sans abri hors camp, ont ce point commun de faire toutes deux les expériences de la marginalité et de la rue), des conflits d'intérêts virulents émergent et se cristallisent autour d'une lutte pour l'appropriation de l'espace. Les conflits n'apparaissent jamais quand il s'agit pour les campeurs de donner à manger ou de partager les vêtements qui leur ont été légués, ils apparaissent toujours quand un individu veut entrer définitivement dans le camp. Au-delà de l'enjeu lié à l'appropriation territoriale, un autre élément doit être avancé : le camp est un lieu de vie. Les personnes y vivent, comme dans n'importe quel logement classique, certaines sphères de leur vie privée. On comprend alors la difficulté qu'elles peuvent éprouver à partager leur sphère intime avec n'importe qui, d'autant que la cohabitation peut être vécue de manière douloureuse.

3. La « cohabitation » entre les campeurs de la porte d'Aix : Des « embrouilles » comme facteurs de liens sociaux à la promiscuité insupportable : un exemple de modalités quotidiennes de gestion de la « cohabitation ».

Le camp est une collectivité perpétuellement embrouillée : il ne se passe pas un jour, sans que ses membres n'aient au moins une embrouille avec une ou plusieurs personnes du camp. « Embrouille » signifie ici de petits reproches relatifs à des comportements ou des injures. Nous ne saurions parler de conflits, puisque les embrouilles sont toujours temporaires et restreintes dans le temps, qu'elles s'oublient vite, même si elles sont productrices de fatigue et de rancoeur. Les embrouilles ont pour caractéristiques de ne jamais expliciter leurs raisons et d'être trop embrouillées pour les comprendre. Elles proposent un détour : au lieu d'exprimer une véritable souffrance, on se focalise sur des détails qui, sur le moment prennent une importance grandissante. Si elles sont désagréables pour ceux qui les vivent, elles s'inscrivent néanmoins dans un registre de communication avec l'Autre et sont donc facteurs de lien social. L'embrouille, en tant que manière de communiquer, vient signifier à l'Autre qu'il existe.

V. et A. viennent définir ici les manifestations des embrouilles: *« je dirais que ça fait une semaine, c'est le bordel, à cause des cons, on est tous dans la rue et vous êtes tous comme des animaux à vous battre pour un morceau de rien, je ne comprends pas ce que vous cherchez, je ne comprends rien du tout, ça se dispute tout le temps et on comprend rien »*

« Moi j'ai passé comme je t'ai dit deux mois sous un pont, comme si que j'étais chez moi sauf qu'il y avait le froid, mais j'étais bien, dans ma tête c'était bien, bon c'est vrai mes enfants ils me manquaient mais il n'y avait pas cette agressivité, l'autre il te parle, il a volé, le voleur il dit, ou vous ne m'avez pas laissé à manger, c'est toujours les mêmes chansons, et l'autre ils te disent ah va prendre des habits, les autres ils te disent oh tu m'as critiqué, moi le matin quand je me lève ».

Si les embrouilles sont redoutées, elles n'ont pas dans la vie du groupe de grandes conséquences. Elles structurent l'espace de « cohabitation » du campement et viennent créer une modalité de relation à l'Autre, sans en être exclusive :

C. : *« bon c'est sûr il y a des problèmes, il y a toujours des problèmes, des conflits, des engueulades, mais c'est riche, ça vit, il se passe plein de choses entre les gens, ils sont pas seuls, ils s'engueulent mais ils apprennent aussi à se connaître, ah non c'est riche, moi c'est dommage que l'année dernière je ne savais pas qu'il y avait eu ça, je crois que j'étais en vadrouille à Paris, mais c'est vrai si j'avais su je me serais intéressée, non c'est vrai c'est bien même si ce n'est pas toujours évident »*

A. : *« Des fois j'ai envie des fois de partir du camp, des fois je dis non, je vais rester solidaire avec eux »*

J.L. : *« Tu préférais être tranquille sous le pont seul ou dans le camp? »*

A. : *« D'un autre côté être seul, c'est pas bien, dans le camp c'est bien avoir l'ambiance on discute on parle mais sous le pont, il y a personne ».*

J.L. : *« Le fait que vous soyez plusieurs dans le camp, est-ce que ça joue sur le changement par rapport à votre vie à la rue? »*

P. : *« Oui ça joue, mais il y a quand même des tensions qui existent parce qu'on peut pas plaire à tout le monde et tout le monde ne peut pas te plaire. C'est normal mais c'est pas évident, parce que ça joue aussi, ça montre qu'il y a quand même une certaine confiance entre nous, ça change un peu au niveau des rapports humains, on en discute plus, on discute plus et on picole moins ce qui est une bonne chose »*

J.L. : *« on parlait donc de ta vie au campement, tu disais que t'étais actif, qu'est-ce que ça t'apporte? »*

S. : *« tout le monde se lève et on va faire quelque chose, on fait les poubelles, c'est la gérance de vie de camp, dans la vie de camp, il y a aussi un sens de famille, il y a des liens, il y a des personnes, tout dépend de la personne des fois, c'est bon, il y a des liens, des fois il y a même des liens forts ! »*

J.L. : *« Tu as eu des liens forts ici? »*

S. : *« Oui j'ai un grand ami, Y. alors lui c'est mon pote, l'autre fois j'étais invité à une soirée musique, j'ai vu qu'il s'ennuie je lui dis, ramène toi avec moi, à 2 ou 3 reprises je l'ai amené dans des endroits agréables, on s'amuse un petit peu, moi j'avais un peu des sous, boire un verre, écouter de la musique, c'est un pote, il m'a raconté une partie de sa vie, je lui ai raconté un peu la mienne, c'est quelqu'un que je , voilà on dirait que… comment expliquer, il a la main sur le cœur, comme ça on gamberge moins, on pense tous à la famille, il y a des moments je suis super bien pas très souvent, une soirée entre potes, il y a des soirs ou tu te marres un petit peu, mais tu reviens toujours à la réalité! »*

Les campeurs, malgré le principe structurant de l'embrouille dans la vie du camp, lié à la cohabitation, apprécient cette vie en collectivité. Si elle leur permet de se sentir moins seuls, ils paient en revanche un lourd tribut du fait de la promiscuité lié à la cohabitation.

La promiscuité crée le sentiment de contamination physique. L'expérience de la cohabitation peut constituer une souillure, que l'on retrouve dans l'expérience plus banale de la rue. Ce sentiment s'exprime en tout premier lieu par l'absence d'hygiène. Ainsi, il est souvent arrivé que les personnes se plaignent de la saleté et de l'absence de participation des autres. Autant d'éléments qui sont porteurs de souffrances, parce qu'ils sont subis par la personne et qu'ils contaminent sa propre identité :

« Non, mais vous êtes vraiment tous des porcs, vous êtes vraiment dégueulasses, dans les tentes des fois il y a du moisi, vous êtes même pas capables de laver votre assiette, moi ça me dépasse, vous êtes vraiment crades, vous faites attention à rien, moi je sais pas, mais si vous voulez un appartement, je vous conseille d'apprendre vivement à faire le ménage, franchement y'a du boulot ».

L'expérience de la vie en collectivité devient d'autant plus insupportable, que l'expérience du camp donne le sentiment de porter la saleté de l'Autre. Elle est vécue comme un élément intrusif, comme la marque désobligeante d'un individu sur un autre. Cette marque pénètre l'individu durablement, tel un viol, une intrusion. N'appartenant pas à l'individu, elle est un élément subi :

V. : *« C'est la pluie qui arrive demain »*

A. : *« C'est bien ça va nettoyer au moins la pisse des autres. Hier, la dame de l'autre côté, elle vient pisser ici, je lui dis : « Madame, tu as un bidon. Pisses, tu le jettes, tu mets un peu d'eau, mais moi j'habite là ». Tous les jours il y a un scénario, tu as vu « Plus belle la vie » ? Bien ici tous les jours il y a une histoire, non mais moi je suis quoi, je suis un chien hein ? Je te le demande, je suis quoi? Il y a l'odeur, moi j'habite juste à côté, je lui dis l'autre côté tu peux pisser, c'est quoi, c'est une poubelle ? C'est de la merde ? C'est quoi, tu pisses dans ton bidon et tu le jettes ? Qu'est-ce qu'elle m'a répondu ? Elle a dit : « Tu viens pisser ici ». C'est pour ça j'ai dit : ça y est, je n'en peux plus, j'en peux plus, moi, je suis pas éduqué »*

En urinant à proximité de cet espace si important pour l'individu, puisqu'il s'agit de sa dernière barrière de protection contre l'intrusion de l'Autre, on vient lui supprimer son dernier rempart contre l'Autre. On vient le dénier au plus profond de son être, on lui enlève alors son rapport à sa propre humanité : « *je suis un chien?* ».

A. : *« Mais tout le monde a peur, tout le monde, ça y est le moral est à zéro. Hier quand j'ai dit je vais brûler, le camp, je voulais faire réveiller, arrêter de nous emmerder, on va brûler ces tentes là, chacun va chez lui, chacun va sous le pont ou chez son frère ou sous un arbre, il faut se disperser, ça y est, ça y est, ce n'est pas une solution, ils vont nous regrouper, regardez ce que l'on va faire, regardez, tu n'as pas un suivi ici, tout le monde est malade, je dis pas que y aura pas une épidémie, tu as vu les assiettes comment elles sont, il n'y a pas d'hygiène, il y a des gens ils se lèvent le matin ou la nuit ils pissent devant leur tente ».*[5]

L'extrait qui précède est révélateur de la peur de la contamination par l'Autre. L'envie de brûler le camp s'explique par cette contamination vécue au quotidien. *« La forme la plus manifeste de l'exposition du reclus à la contamination est peut être purement physique, comme la souillure et la salissure du corps ou d'objets très intimes. Cette forme très courante de contamination physique se reflète dans les plaintes que l'on entend sur la nourriture malpropre, les locaux sales, les serviettes souillées, les chaussures et les vêtements imprégnés de la sueur des usagés antérieurs, les toilettes sans siège, et les lavabos dégoutants »*[6]. Par le contact rapproché avec les membres du camp, les personnes deviennent ce que sont les autres. La

---

[5] Goffman E., *Asiles Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit 1968, p68

[6] Farge A., *Vivre dans la rue à Paris au 18ème siècle*, Paris, Folio, 1992, p26

contamination semble épidémiologique certes, mais on postule ici qu'elle va bien au-delà : contamination de l'esprit, du moral, de son rapport à Soi, de l'image que l'on se fait de Soi-même.

La personne est souillée par la promiscuité et ne dispose ni de sphère intime ni de son intégrité physique et morale. Lors de la cohabitation, tout se sait, tout est dit et entendu, aucune barrière ne protège l'individu, il est en proie à l'intrusion dans sa sphère intime. *« Ouvert sur la rue, le logement l'est davantage encore sur celui des voisins, avec une promiscuité de tous les instants qui provoque les indiscrétions et les discordes. Perméable aux autres et à leur infortune, aucun secret ne peut être respecté »*[6]. La tente ne permet pas d'être un lieu de repli total : dans sa tente, on entend encore ce qu'il se passe, les Autres sont encore présents et difficiles à oublier.

Cohabiter à la rue, c'est aussi devoir faire face à une promiscuité jugée insupportable pour ceux qui la vivent. La cohabitation produit le phénomène de contamination, elle est vecteur de souffrances. En proie aux Autres, l'intimité n'existe plus. Aucune barrière n'est tracée entre Soi et l'Autre, la personne sans abri s'appartient-elle? Les marques de souillures viennent sans conteste apporter des blessures identitaires. Elles viennent signer le glas de sa non appartenance et par la même de son déni d'existence.